

LES PORTES DE LA PERCEPTION

Neiges fait partie de ces textes que l'on peut relire indéfiniment sans aucune lassitude ni aucun sentiment de répétition. Parce qu'il est justement écrit dans et pour un présent pur, celui de la perception rendue à elle-même, élargie, clarifiée. Un texte bergsonien, donc, structuré en trois parties, inspiré de la culture traditionnelle japonaise, bilingue et pourtant rien moins qu'équivoque, puisque rédigé en dépit du bon sens, ou plutôt baigné d'une évidence immaculée repoussant les questions pour accueillir pleinement la durée, l'espace et le silence.

Un homme sort du travail et rentre chez lui, à pied, par une banale fin d'après-midi, dans un entre-deux neigeux, au bord d'une route où passent et repassent les bolides empressés. Perpétuelle quotidienneté. Puis, tout à coup, la subreptice absence à soi-même, la paralysie, l'immobilité. Le fil de la marche est rompu. L'être humain s'ouvre au vide silencieux, extirpé du monde pour mieux l'envisager. Le travailleur se met à contempler : il n'est plus acteur mais spectateur, gagnant en vision et en intimité ce qu'il perd en proximité, en pouvoir d'action. Le sujet est hors-jeu ; sorti du terrain, depuis la solitude du banc de touche, il se met à voir tout ce que sa participation active lui avait dérobé : l'inclinaison du terrain, la blancheur des lignes, les ombres adverses, les va-et-vient du ballon, les traces de crampons sur l'herbe. La nature est une œuvre d'art que la trop grande familiarité nous masque et transforme en réserve d'utilités, par la vertu vicieuse de l'arrondissement, selon une terminologie heideggerienne. Et lorsque Sisyphe change de rythme et lâche son rocher, que se passe-t-il ? Une Interpénétration, une interconnexion du moi et du paysage, l'insinuation progressive de la neige au plus profond des pensées, l'éclatement identitaire d'où seule subsiste un moment, chez le narrateur, cette phrase de Tchekhov mêlée aux éléments : "Le sens... Voilà, il neige. Où est le sens ?" L'individualité se met à résonner à l'unisson des traces de pas, des nuages, des lumières, dans une co-appartenance proprement détourante, porteuse d'une existence décuplée, nue, évidente par elle-même, au-delà des interrogations de Macha et du laconisme de Touzenbach. Peu à peu, la neige laisse place à la pluie, un changement s'opère, les idées se dissolvent, tout se défait, la nature oublie, un cycle en chasse un autre, et toujours cette présence en soi du paysage, cette coïncidence du microcosme et du macrocosme : les vagues cernant la ville sont-elles autre chose que ces minces filets sillonnant la paume d'une main ? Puis reprend finalement le rythme de la marche au sein d'un monde qui doit faire sens, disponible et familier. Perpétuelle et fatale quotidienneté.

Un récit d'une simplicité lumineuse, l'histoire d'un bref retour aux sources, d'un rapt, d'un exil : les habitudes sont parasitées le temps d'un arrêt sur image, les illusions dissipées, le voile de Maya déchiré. L'engourdissement neigeux nous arrache aux affaires superficielles pour nous mettre face à l'Être et, in fine, nous joindre à lui, qui n'est rien d'autre que nous. Car nous sommes les atomes d'un univers qui paradoxalement nous échappe depuis longtemps, parce qu'il est précisément proche, malléable, exploitable. Yan Allegret nous montre ici, par la grâce d'une langue aussi sensualiste que poétique, avec la modestie d'un conteur enthousiaste, que la moindre parcelle de matière est aussi et inextricablement une partie de nous-mêmes, que les parenthèses contemplatives ont plus de poids et de valeur que cette longue et répétitive phrase où l'on voit le sujet dominer son complément sans jamais le pénétrer.

Une pause ontologique au milieu du néant des choses du quotidien. Pérec n'aurait certes pas refusé.

H. Limon